

## L'ENNEMI INTIME DE M. CLAQUE

Il y avait sur le quai de la gare de Muzay, à proximité du huitième réverbère, juste devant le panneau où étaient affichés les horaires, une petite fissure. Cette fissure, M. Claque aurait été capable de la décrire de mémoire, au centimètre, à la villosité près, car c'était à son niveau, précisément en plaçant un pied à sa droite et un pied à sa gauche, qu'il venait attendre son train, tous les matins, depuis bientôt neuf ans qu'il habitait à Muzay. La raison d'une telle habitude était fort simple: l'emplacement de cette fissure correspondait très exactement à l'emplacement de la porte avant du sixième wagon, lorsque le Train Express Régional de 07h01, que M. Claque prenait quotidiennement pour se rendre à son travail, s'arrêtait en gare.

Or - et c'était là un fait scientifiquement démontré - l'avant du sixième wagon représentait le meilleur compromis entre la probabilité de trouver une place assise, et la plus petite distance qu'il restait ensuite à parcourir pour rejoindre la sortie de la gare de Gravemine, où descendait M. Claque. Il en résultait qu'en se plaçant ainsi sur la fente du huitième réverbère, M. Claque maximisait ses chances de passer un voyage agréable, tout en réduisant autant que possible la distance qui le séparait de son bureau. Dit en d'autres termes: il augmentait sa productivité.

À force d'attendre le train devant cette fissure, M. Claque avait assez rapidement fini par considérer que cette place lui appartenait. Il en était pour ainsi dire *l'inventeur*, et par une sorte de copyright implicite, il estimait qu'il lui revenait le privilège d'en recevoir la jouissance exclusive. Naturellement, il arrivait parfois qu'en se dirigeant vers sa fissure, de bon matin, M. Claque y trouvât quelque voyageur égaré, que le destin avait poussé là par hasard, et qui n'avait pas conscience du crime qu'il commettait en attendant ainsi le train sur un emplacement réservé. Mais ces circonstances n'étaient que des cas isolés, et M. Claque avait pour les traiter une façon bien à lui: il s'approchait du voyageur indélicat, venait se placer juste à son côté, puis, sans en avoir l'air, en faisant mine de regarder dans une autre direction, ou de penser à autre chose, il s'arrangeait pour harceler le bras de son voisin d'effleurements minimes, de petites pressions qui, pour négligeables qu'elles fussent individuellement, n'en devenaient pas moins, à la longue et additionnées les unes aux autres, littéralement exaspérantes. La majorité des êtres humains n'ayant pas le courage (ou la bêtise) de faire un conflit d'une agression aussi insignifiante, le voyageur

harcelé, plutôt que de demander à M. Claque de cesser ses attouchements, finissait en général par choisir de son propre chef de se décaler d'un pas ou deux, si bien que M. Claque retrouvait la position qui lui était due, à l'exacte verticale de la fissure, et pouvait alors pénétrer le premier dans le sixième wagon de son Train Express Régional.

On pourrait estimer que cet acharnement à défendre un territoire aussi dérisoire relevait de quelque trouble psychiatrique, ou à tout le moins de quelque rigidité exagérée de l'esprit. Ça n'est pas tout à fait vrai. Au début, concédons-le, M. Claque aurait sans doute pu se montrer plus souple quant au contrôle qu'il entendait exercer sur la fissure et sur ses environs. C'était une époque où les places à bord du train de 07h01 étaient encore assez nombreuses, et pénétrer dans le wagon précédé d'une poignée d'autres voyageurs n'aurait pas fondamentalement obéré les chances de M. Claque d'y trouver un siège libre. Toutefois, sans parler du fait que la souplesse d'esprit n'était pas la qualité première de M. Claque, qui la considérait comme un signe de faiblesse plutôt que comme une marque d'intelligence, il arriva assez vite que la zone de la fissure acquit vraiment, véritablement, une valeur stratégique. Car, à mesure que Muzay et les communes alentour se développèrent, les places libres à bord du train de 07h01 se raréfièrent, à tel point que devoir laisser passer devant soi un ou deux autres passagers revint bientôt à abandonner tout espoir de ne pas voyager debout.

M. Claque, qui n'était pas homme à renier ses principes, n'essaya pas de voir si l'affluence était moindre dans les autres wagons, ou à un autre horaire. Il s'accrocha à la sixième voiture de 07h01. Avec entêtement, acharnement. La mainmise qu'il avait déjà plus ou moins sur la fissure et son périmètre devint absolue. C'est qu'il n'était plus question, à présent, de chasser à coups d'épaule les voyageurs qui avaient le malheur de se trouver sur son territoire. L'enjeu était devenu trop important, les indésirables trop nombreux. M. Claque ne pouvait plus se contenter de mesures ponctuelles. Il devait régner en maître. Aussi, aux environs de sa septième année à Muzay, M. Claque entra-t-il dans une sorte de phase tyrannique. Il se fit un devoir d'être le premier sur les lieux, matin après matin, sans la moindre exception, remontant le quai jusqu'au huitième réverbère d'un pas martial, bousculant tout sur son passage, dans l'angoisse perpétuelle où il se trouvait que quelqu'un arrivât avant lui. Il prenait ensuite son poste en gonflant le torse, et en écartant les bras, et en écartant les jambes, et en posant son attaché-case à sa gauche, et en s'appuyant sur son parapluie à sa droite, de manière à occuper un maximum d'espace, et à repousser les envahisseurs aussi loin que possible du périmètre

où la porte du sixième wagon était susceptible d'apparaître - car il existait autour de l'emplacement de référence une petite marge d'incertitude de +/- 50 cm, selon que le train freinait trop tôt ou trop tard; M. Claque l'avait remarqué, et s'en était plaint à la régie, qui cependant n'avait jamais daigné répondre à ses indignations. Bref. M Claque s'installait, creusait ses tranchées, érigeait ses barbelés, et on le voyait alors, à mesure que les autobus de 06h53 et 06h56 déversaient sur le quai leurs flots de Maures et de Wisigoths, protéger son territoire avec une ardeur telle que jamais personne ne pût lui contester le titre d'empereur de la fissure.

Personne, jusqu'à l'apparition de Simon Ventrechou.

Cela se produisit un 18 avril, c'est-à-dire le deuxième lundi des vacances de Pâques. Parce qu'une partie des voyageurs habituels étaient en congés, parce que depuis dix jours les trains n'étaient plus qu'à moitié remplis, M. Claque avait baissé sa garde. À peine un instant, à peine une minute. Une minute de plus à choisir sa cravate, ou à écouter une chronique à la radio, ou à discuter avec Mme Claque... une broutille, en un mot... et c'est avec le tout petit retard de cette toute petite minute que M. Claque avait rejoint le quai. La sanction avait été immédiate.

L'homme était là, sa lourde silhouette hitchcockienne se découpant sur la brume matinale, qui se tenait à la place de M. Claque, enjambant exactement la fissure du huitième réverbère. Il portait un costume noir, des lunettes à montures rectangulaires qui tranchaient méchamment avec sa tête chauve et ronde. La première réaction de M. Claque fut de faire comme il faisait avec les autres. Il s'approcha, se colla, commença à harceler le bonhomme de petits effleurements du bras... Mais quelque chose en lui pressentait que ce serait inutile... Quelque chose en lui avait déjà compris... Cet homme-là n'était pas comme les autres. Cela tenait à son maintien, à la façon qu'il avait de regarder fixement devant lui, là où il n'y avait rien à voir. *Stratégie de la statue*, reconnut M. Claque pour l'avoir déjà employée lui-même. Celle qui consistait à faire abstraction de tout, à ignorer le décor, les hommes, les femmes, les enfants. Ne rien voir, ne rien entendre, ne rien sentir, pour ne laisser aucune prise à l'extérieur. Le triomphe de l'indifférence. M. Claque, dût-il lui limer le bras pendant une heure encore, ne délogerait pas cet homme de son emplacement. Et c'est ainsi que, pour la première fois depuis ce qui devait se compter en mois, M. Claque ne franchit pas le premier la porte avant du sixième wagon du train de 07h01.

Le fait que bien d'autres places fussent disponibles à bord du train, soulagea quelque peu la contrariété que M. Claque avait éprouvée sur le moment. Mais dès le lendemain, la même chose recommença. L'homme était là, sur la fissure, planté à son poste avant M. Claque. Et il en fut de même tout le reste de la semaine.

- Mais d'où est-ce qu'il sort, ce type? se plaignit un soir M. Claque auprès de Mme Claque. Je ne l'avais jamais vu avant!

- Peut-être qu'il vient d'arriver en ville? suggéra Mme Claque.

M. Claque grommela, en mastiquant sa feuille de salade d'un air mauvais.

- Non, impossible... Il sait exactement où il faut se mettre... C'est un habitué... Je l'ai vu tout de suite... Quelqu'un qui connaît les trains, qui les connaît même très bien, et depuis longtemps... (M. Claque asséna subitement un grand coup de fourchette sur la table de la cuisine.) Bon sang! Pourquoi est-ce que je n'y ai pas pensé plus tôt? Ce type est un transfuge! Voilà ce que c'est ! Une saleté de transfuge! Un de ces cossards du 07h29, un lève-tard, qui a dû se faire remonter les bretelles par son patron, et qui vient maintenant me piquer ma place sur le train d'avant!

Mme Claque ne comprenait pas ce qui, dans cette découverte, pouvait tant mettre son époux en joie. Car en fin de compte, que l'homme fût un « *transfuge* » ou n'importe quoi d'autre, cela ne résolvait en rien le problème de M. Claque. Ce dernier paraissait pourtant tout à fait ragaillardé par sa découverte, si soulagé que - chose exceptionnelle - il oublia de terminer sa part de livarot.

- Alors c'est ça? *Monsieur* est un transfuge, et *Monsieur* espère me voler ma place...? Mais ça ne va pas se passer comme ça! prévint-il en recommençant à marteler la table de coups de fourchette. Ça non! Jusqu'à maintenant je n'avais trop rien dit... C'étaient les vacances... Mais à partir de la semaine prochaine... Nous allons voir... Nous allons voir...

Le plan de M. Claque était simple. Puisque son homme était un abonné du 07h29 - autant dire un abonné aux grasses matinées - M. Claque allait le pilonner sur son point faible, l'entraîner sur des terrains qui lui étaient inconnus, le faire danser avec les frontières de la nuit... M. Claque, pour prendre son train de 07h01, avait l'habitude d'investir la fissure vers les 06h49 / 06h50. Eh bien soit! Il y viendrait cinq minutes plus tôt. Puis cinq autres minutes plus tôt encore si les cinq premières ne suffisaient pas. On verrait bien si *Môssieur le transfuge*, si *Môssieur le lève-tard*, serait capable de se présenter sur le quai à des heures dont il devait à peine soupçonner l'existence.

Le lundi suivant, comme il se l'était promis, M. Claque rejoignit donc le quai à 06h45 précises... pour y découvrir que l'homme était déjà là, la fissure jetée comme un cours d'eau entre ses jambes. M. Claque, inutile de le nier, en fut passablement vexé, et passablement contrarié. Mais pour faible qu'elle fût, la possibilité de cet échec avait été envisagée. Aussi M. Claque ne se démobilisa-t-il pas, et ce fut à 06h43, le lendemain matin, qu'il se présenta en gare. Mais à nouveau, l'homme était là, le port altier, le ventre rond, planté droit sur la fissure, les yeux rivés à l'écran de son smartphone, sur lequel il tapotait Dieu sait quel message idiot. Alors M. Claque essaya 06h41, puis 06h40, puis 06h38... Sans plus de succès. L'homme était toujours là, invariablement, immuablement, avec son gros ventre, avec ses grosses jambes, avec ses gros doigts boudinés, et avec sa tête toute ronde qui se fendait d'un sourire sardonique à chaque fois qu'il voyait M. Claque, abattu, monter sur la deuxième marche du podium à ses côtés.

M. Claque n'en pouvait plus. Voir jour après jour cet autre, ce petit caporal imbu de lui-même, lui piquer sa place et en tirer un plaisir qu'il ne prenait même pas la peine de dissimuler, le mettait hors de lui. La vie est une mise à l'épreuve constante. M. Claque savait cela par coeur. Mais il trouvait cette épreuve-là particulièrement salée, et à force de voir ses efforts se solder par les mêmes échecs, toujours, il pouvait de moins en moins garantir que toute cette histoire ne se terminerait pas dans la page *faits divers* des *Nouvelles de Muzay*...

Bien entendu, M. Claque pouvait encore faire en sorte d'arriver plus tôt à la gare. Mais il fallait admettre qu'au-delà de 06H35, il commençait à se poser certaines difficultés techniques qu'il allait avoir de plus en plus de mal à contourner. Pour arriver si tôt, il avait déjà été contraint de renoncer à son petit déjeuner, le limitant au strictement indispensable, c'est-à-dire à la tasse de café que lui préparait quotidiennement le percolateur qualité professionnelle installé dans la cuisine; il avait aussi commencé à se laisser pousser une barbe - qui lui seyait d'ailleurs fort peu - afin de gagner les précieuses minutes que coûtait chaque matin un rasage en règles. Et il fallait maintenant ajouter à cela Mme Claque, qui admettait de moins en moins, au motif qu'il devait partir chaque jour un peu plus tôt que le précédent, que M. Claque se dégageât progressivement de toutes les tâches domestiques qui lui incombait.

Et puis, il y avait aussi qu'à se présenter toujours plus en avance sur le quai de la gare, M. Claque allait finir par remonter le temps, et rattraper le train de 06h28! Et alors là, tout serait à recommencer! Car il ne fallait pas se faire d'illusions: les voyageurs du 06h28 étaient comme ceux du 07h01. Les mêmes! Des profiteurs éhontés, qui investissaient sans vergogne les fissures qui ne leur appartenaient pas, faisant fi de tout principe de propriété. M. Claque le savait pertinemment. Voyez-vous, il lui arrivait de mener de petites inspections surprise, quelquefois, quand il était en vacances; de passer devant le quai, comme ça, en flânant, histoire voir comment les choses se déroulaient en son absence. Et le résultat était édifiant. Tout le monde, *absolument tout le monde*, voulait la place sur la fissure. C'était autour d'elle que les passagers s'agglutinaient, quelle que fût l'heure considérée. Toutefois, cela était encore plus frappant pour le train de 07h01. Ça, M. Claque l'avait bien remarqué. Au hasard de ses petites inspections, il avait plus d'une fois reconnu les voyageurs qu'il côtoyait quotidiennement, les avait pris sur le fait, en train de profiter qu'il avait le dos tourné pour venir attendre le train exactement à l'emplacement qu'il occupait d'habitude. Tenez, le jeune, là, très mince, avec ses cheveux courts et ses chaussures vernies. M. Claque le connaissait bien, celui-ci. Il l'appelait « Toutou », parce qu'il était toujours le premier après M. Claque à arriver sur les lieux, et qu'il venait toujours se mettre à sa droite, presque docilement, presque aplati à ses pieds, comme un bon chien-chien à son pépère. Il y avait aussi La Coiffeuse et Télé Z, deux femmes d'une cinquantaine d'années, qui arrivaient par le bus de 06h53, et discutaient invariablement potins et programme télé. Et puis il y avait encore Le Banquier, Monsieur Triste, Branleur, Mireille les Oreilles, Café Clope, Atchoum... M. Claque les connaissait tous. Il les voyait tous les jours, et chacun avait sa place, chacun respectait son rang dans la hiérarchie. Enfin... Chacun respectait son rang tant que M. Claque était là pour veiller au bon ordre des chose... Mais il suffisait qu'il s'éloigne une minute... et voilà le résultat! Tout le monde se jetait sur la fissure! C'était le coup d'état systématique! Ah les traîtres! Les hypocrites! M. Claque croyait s'étouffer de rage à chaque fois qu'il les voyait faire. D'ailleurs, il avait bien essayé, un jour, d'aller leur dire d'attendre ailleurs, de leur expliquer que cette fissure était la sienne, et que ce n'était pas parce qu'il ne prenait pas le train pour quelques jours, qu'ils devaient se croire tout permis. Mais on ne l'avait pas laissé entrer sur le quai, au motif qu'il n'avait pas son titre de transport, et que les gens, par ailleurs, étaient bien libres d'attendre les trains où ils le veulent. Non mais qu'est-ce qu'il ne fallait pas entendre! *Libres d'attendre où ils le veulent !* Texto! Pfff... Dans quel monde vit-on, honnêtement...

Alors M. Claque n'avait pas insisté, mais tout cela l'avait conforté dans l'idée qu'il avait bien raison de se méfier des autres! Bien raison de ne faire aucune concession. Et c'était pour cela, exactement pour cela, qu'il n'avait pas le choix aujourd'hui. On ne devait rien attendre des autres, aucun respect, jamais. C'est pourquoi M. Claque devait continuer à creuser, découvrir ce qu'il appelait désormais le point de bascule, ce moment exact où son rival pénétrait en gare. Et alors M. Claque calquerait ses horaires sur cet horaire-là, se débrouillerait pour arriver juste une minute plus tôt, et tant pis s'il lui fallait pour cela chambouler une routine établie de plusieurs années. Le monde changeait, après tout. Les journalistes et les hommes politiques n'arrêtaient pas de le répéter. Alors il fallait bien que M. Claque s'adapte, lui aussi, s'il espérait survivre.

C'est ainsi que le mardi suivant (le lundi, 1er mai, était férié), M. Claque arriva sur le quai à 06h10. Oui, 06h10, pour le train de 07h01. Cette fois, au moins, il n'allait pas rater son homme. Comme il n'était là qu'en observateur et que, cela est connu, le simple fait d'être observé suffit à modifier le comportement du sujet étudié, M. Claque afin de passer inaperçu avait pris soin de se vêtir en tenue de camouflage. C'est-à-dire qu'il avait troqué sa cravate bleu marine pour une cravate noire, et changé son pardessus pour un modèle que Mme Claque trouvait rigoureusement identique - mais cela prouvait seulement qu'elle n'y connaissait rien, car M. Claque, lui, se sentait là-dedans l'âme et l'allure d'un parfait agent secret.

Les voyageurs affluèrent peu à peu. M. Claque, dissimulé derrière le panneau d'affichage, attendit. 06h15. 06h20. 06h25. L'homme n'était pas là. 06h28. Toujours pas. 06h30. Non plus. À 06h34, le train de 06h28 commença à entrer en gare - on avait l'habitude - et M. Claque n'avait toujours pas vu l'ombre de son rival. Même s'il ne parvenait à s'expliquer comment une telle chose était possible avec sa super tenue de camouflage, M. Claque finit par supposer que l'homme avait dû le repérer, il n'y avait pas d'autre explication. Le train s'arrêta. Les voyageurs qui descendaient à Muzay commencèrent à quitter les wagons, butant sur ceux qui cherchaient à forcer le passage pour y monter. Il se forma devant les portes de chaque voiture ces tourbillons que créent les courants contraires, et tout à coup, il fut là, planté comme un écueil au milieu de cette marée humaine, laissant le sac et le ressac glisser sur ses flancs sans même y prêter attention. À aucun moment il ne tenta de prendre ce train qui se vidait et se remplissait devant lui. Il attendit, impassible, les jambes solidement ancrées autour de la fissure. Le long sifflement du ronfleur annonça la fermeture imminente des portes. Quelques derniers

voyageurs en retard se précipitèrent à l'intérieur. Puis les portes se fermèrent. Le train redémarra. Et l'homme se retrouva seul, maître absolu de la fissure, en pole position pour le train de 07h01.

Le coup fut très dur à encaisser pour M. Claque. Sa première réaction - cela peut se comprendre - fut d'interpréter ce qui venait de se passer comme une forme de sorcellerie. Eh oui! Quoi d'autre, sinon? Les gens n'apparaissent pas comme cela, de nulle part, autrement que par enchantement! Mais cela ne dura pas. Non, non, non. M. Claque était un homme cartésien, rationnel, qui n'accordait aucun crédit à ces sottises. Ça ne pouvait pas être de la sorcellerie, pas être un enchantement... Il y avait nécessairement une autre explication... Une explication sensée, scientifique, acceptable... Mais laquelle? M. Claque n'avait pas quitté le quai des yeux une seule seconde. Il en avait surveillé les deux accès mieux qu'il aurait surveillé la construction de sa propre maison. Et il était formel: l'homme n'était arrivé ni de la droite, côté gare routière, ni de la gauche, côté centre ville. Alors quoi? On ne se matérialisait pas, on ne surgissait pas ainsi du néant! Non, madame! Ça n'existait pas! Ce genre de chose n'existait pas, vous m'entendez? Alors d'où? D'où sortait-il, à la fin, ce type qui lui piquait sa place depuis deux semaines?

La réponse frappa M. Claque comme le boomerang avec lequel il avait un jour essayé d'impressionner ses enfants. En plein visage. Et avec une telle force, une telle soudaineté, une telle limpidité, que M. Claque dut s'appuyer un instant sur son parapluie.

*Du train. C'était aussi simple que cela. D'où ce type sortait-il? Ce type sortait du train.* Celui de 06h28... Pour prendre après celui de 07h01... À Muzay... Ici, il faut l'avouer, M. Claque eut un léger coup de moins bien. C'est que, s'il ne croyait pas à la sorcellerie, M. Claque pouvait se montrer très réceptif au concept de sort, de destin, et ce notamment lorsque les événements lui étaient contraires. Alors, en découvrant soudain qu'il existait sur Terre un homme qui, pour une raison qui dépassait l'entendement, prenait tous les jours un train trop tôt pour venir ensuite attendre à Muzay le train d'après pendant plus d'une demi-heure, et en considérant qu'il avait évidemment fallu que ce type, là, cet espèce de notaire ventripotent, vienne satisfaire sa lubie exactement à la place que M. Claque s'était réservée... autant dire... autant dire, oui, que M. Claque y vit un signe... une provocation... une insulte... une déclaration de guerre directe que lui adressait la Providence, et... oui... il y eut un petit moment de flottement... et...



- Alors? Qu'est-ce qui vous arrive? demanda l'adjudant-chef en s'installant à son bureau, à côté du brigadier Pinon, en face de M. Claque.

Le brigadier Pinon lui tendit la déposition que le chef de gare avait faite quelques instants auparavant. L'adjudant-chef la lut rapidement, et résuma:

- Donc, vous avez démoli un panneau d'affichage... sur le quai de la gare... à coups de parapluie... c'est bien cela?

L'adjudant-chef en avait vu d'autres, et des plus graves. Mais il demeurait toujours curieux de comprendre ce qui poussait les gens, ce qui les faisait basculer de l'autre côté.

- Qu'est-ce qui vous a pris de faire ça ?

M. Claque marmonna quelques paroles indistinctes.

- Qu'est-ce qu'il dit? demanda l'adjudant-chef.

- Il dit qu'il est maudit, traduisit le brigadier Pinon, qui avait l'oreille.

L'adjudant-chef se replongea dans la déposition.

- Oui, c'est que je lis... « *C'est une malédiction! C'est une malédiction!* » criait le suspect en trépignant, tandis qu'il matraquait la vitre avec la crosse de son parapluie. » Bon. D'accord. Une malédiction. Mais qu'est-ce qui est une malédiction, M. Claque?

M. Claque lâcha une nouvelle salve de marmonnements incompréhensibles. Le sergent-chef hocha la tête vers le brigadier Pinon.

- Il dit qu'il sait ce qu'il doit faire... dit le brigadier Pinon. Il dit... Il dit qu'il doit prendre le train plus loin... pour... Je ne comprends pas très bien... Il parle d'une fissure... Il dit qu'il va réparer sa moto et prendre le train à Vernan pour récupérer sa fissure... Je ne suis pas certain de bien saisir...

L'adjudant-chef adressa au brigadier Pinon un regard fataliste. À cet instant, lui avait une idée assez précise de quoi, ou plutôt de *qui* était fissuré, pour ne pas dire complètement fêlé, dans cette petite pièce. Et comme son statut de militaire ne l'empêchait pas d'être un humaniste, il décida de ne retenir aucun grief contre M. Claque, à la condition expresse que ce dernier lui promît d'observer quelques jours d'un repos absolu.

Du repos... Ouais... Compte là-dessus! ricana M. Claque sitôt que son épouse l'eut exfiltré du poste de gendarmerie. La terrible découverte qu'il venait de faire l'avait momentanément ébranlé, c'est vrai, et M. Claque comprenait que les gendarmes aient pu le croire victime de surmenage. Mais il n'avait nullement besoin de repos. Au contraire ! Maintenant qu'il savait à quoi s'en tenir, il allait mettre les bouchées doubles pour récupérer au plus vite son titre d'empereur de la fissure!

La première chose qu'il fit, dès le soir, fut donc de porter sa moto à réparer - sur ce point, le brigadier Pinon avait bien traduit ses paroles. À Mme Claque qui s'étonnait de cette résolution inattendue, M. Claque expliqua qu'après l'épisode du panneau saccagé à coups de parapluie, il voulait au plus tôt cesser de prendre le train à Muzay, au milieu de toutes ces personnes qu'il croisait tous les matins depuis des années.

- Rien que de les imaginer me regarder, je me sens mourir de honte, dit-il.

- Mais ce n'est pas une raison pour aller tous les jours jusqu'à Gravemine en moto! s'inquiéta Mme Claque. Tu n'as plus roulé depuis des années! Et il y a au moins 40 kilomètres!

- 37, précisa M. Claque sans trop savoir pourquoi, car ce n'était de toute façon pas là son intention. Mais non, je te rassure. Je ne vais pas aller jusqu'à Gravemine. J'irai simplement une gare plus loin, et je prendrai le train là-bas.

Naturellement, parce que c'était l'évidence même, Mme Claque imagina que la gare dont parlait M. Claque était celle du Nouan, c'est-à-dire celle qui se trouvait juste après Muzay en allant vers Gravemine. Pourquoi serait-il allé dans l'autre sens? Personne n'était assez tordu pour s'éloigner volontairement de sa destination, et se rajouter du temps de trajet!

La moto de M. Claque était une vieille BMW R65 de 1983. Le garagiste l'informa qu'il y avait là-dedans certaines pièces qu'il n'avait plus eu à utiliser depuis des lustres. Sans parler du coût qu'elles devaient valoir à présent, il lui faudrait aussi quelques jours bien comptés pour se les procurer, plus quelques autres encore pour effectuer les réparations nécessaires, ce qui, additionné, risquait de porter le délai d'attente de M. Claque à plus d'une semaine. Cela faisait longtemps à attendre, estima M. Claque, mais il n'avait pas le choix. Le seul autre moyen de locomotion de la famille Claque était un monospace Citroën de société, que Madame accaparait au quotidien pour son travail de commerciale.

Alors M. Claque patienta, et ce fut durant cette période qu'il découvrit une chose à la fois fondamentale et tout à fait inutile.

Un matin qu'il attendait le train à côté de son rival, tentant d'ignorer les oeillades condescendantes qu'il sentait l'homme lui lancer comme autant d'allusions tacites à l'épisode du panneau d'affichage, ou à la supériorité qu'il avait conscience d'exercer sur le territoire de la fissure, M. Claque pour se donner une contenance eut l'idée de sortir son

smartphone. Il faut le dire ici, M. Claque n'avait pas la moindre idée de ce qu'il allait ou devait faire ensuite. À part passer ou répondre à un coup de fil, il n'avait jamais bien compris ce qu'il était possible de réaliser avec ce genre d'engin. Mais il avait entendu dire que l'on pouvait les utiliser pour surfer sur Internet, par exemple... Cela ne l'avancait pas tellement plus, en réalité, car M. Claque n'entendait rien non plus à tout ce qui se référait au web... Mais enfin, les autres le faisaient... Son rival lui-même avait en ce moment-même son téléphone à la main... Alors M. Claque pouvait essayer lui aussi, ou tout du moins faire semblant...

Il sortit donc son téléphone de la poche intérieure de son pardessus, le manipula quelques instants sans succès, s'aperçut qu'il était éteint, l'alluma, dut fouiller partout dans ses affaires pour retrouver le papier sur lequel il avait noté son code PIN, et, seulement enfin, put commencer à naviguer entre les différents menus. Mais très vite, une fenêtre apparut au centre de l'écran. M. Claque la considéra fixement, incapable de détourner les yeux de cette information inattendue et éminemment privée qui venait de lui sauter au visage.



À cette heure-ci (il était environ 06h et 46 minutes d'après l'horloge qui parait le fronton de la gare) le quai était encore à peu près désert. Il n'y avait en tout cas personne à proximité directe des deux hommes, aussi la conclusion s'imposa-t-elle d'elle-même à M. Claque. Absolue, terrifiante. L'air devint lourd, comme si le petit espace de silence qui séparait les deux hommes s'était soudainement épaissi, jusqu'à prendre une consistance suffocante. Lentement, M. Claque tourna la tête. L'Autre en fit autant. Les deux hommes échangèrent un regard oblique, s'observèrent longuement, attentivement, comme deux amants découvrant leurs corps nus pour la première fois. Enfin... Avec peut-être un peu moins de désir dans les yeux... Ce fut M. Claque qui le premier brisa la glace.

- Ventrechou... grinça-t-il entre ses dents serrées.

- Claque... grinça Simon Ventrechou en retour.

Ils se défièrent du regard encore un instant. Puis Simon Ventrechou retourna à ce qu'il était en train de faire sur son téléphone lorsque le nom de Claque avait surgi au milieu de l'écran. M. Claque retourna aussi à son téléphone. Mais lui dut se contenter de faire défiler son répertoire de bas en haut, et de haut en bas, parce qu'il n'arrivait pas à faire autre chose.

Dès le soir, Mme Claque trouva M. Claque dans la mezzanine, installé devant l'ordinateur, qui pestait contre les résultats qui s'affichaient à l'écran.

- Mais qu'est-ce que j'en ai à faire, moi, qu'il y ait des nuages et qu'il fasse 16°C à Ventarique ? Où est-ce que ce fichu machin est allé chercher que je m'intéressais à Ventarique, d'abord ?

- Ventarique? Qu'est-ce que c'est, Ventarique? s'enquit Mme Claque.

- C'est une ville. En Espagne, je crois.

- Ah bon? Tu veux aller en Espagne, toi, maintenant ?

Ça, c'était encore une nouveauté, car selon les critères de M. Claque, l'Espagne était un pays hautement ennemi, en raison de sa capacité à produire des clubs de football qui finissaient toujours par éliminer son équipe préférée. Quand Mme Claque y songeait, d'ailleurs, cela faisait bien longtemps qu'elle et son mari n'étaient pas partis en vacances ailleurs qu'en Suisse ou à Chypre... M. Claque s'emporta.

- Mais non, je ne veux pas aller en Espagne ! Qu'est-ce que tu racontes ? Moi, ce que je veux, c'est faire des recherches sur Ventrechou...

Ça ne datait pas d'aujourd'hui, mais Mme Claque eut à cet instant la triste impression qu'elle comprenait de moins en moins l'homme dont elle partageait la vie depuis bientôt trente ans.

- Ventrechou? osa-t-elle à peine prononcer.

- Oui, Ventrechou ! aboya M. Claque. Mon ennemi. Le type de la gare. Il s'appelle Ventrechou. Je l'ai vu sur mon téléphone ce matin. Et maintenant que je connais son nom, j'essaye de voir s'il n'a pas un casier judiciaire, une maîtresse, un point faible... Je me renseigne, quoi! Mais cette saleté de truc ne fait que me sortir ses bulletins météo...

D'un doigt, M. Claque termina encore une fois de taper le nom de Ventrechou dans la barre de recherche, en appuyant sur les touches beaucoup plus fort qu'il n'était nécessaire.

- Et voilà! Ça recommence! glapit-il quand les résultats s'affichèrent. Fontareche, maintenant! Dans l'Aude. 18°C, plein soleil!

Alors brusquement, sans crier gare, M. Claque bondit de sa chaise, saisit l'écran à pleines mains, et, en approchant son visage comme s'il s'apprêtait à l'embrasser, il se mit à hurler:

- Je me fous du temps qu'il fait dans l'Aude, tu m'entends? Je me fous du temps qu'il fait en Espagne! Je me fous du temps qu'il fait sur la Lune! Moi, je veux que tu me renseignes sur Simon Ventrechou. Si-mon Ven-tre-chou, articula-t-il en secouant l'écran comme un prunier. VEN-TRE-CHOU! VEN-TRE-CHOU!!! C'EST COMPRIS?

Et, obstiné, il recommença à taper le nom de Ventrechou dans la barre de recherche.

Mme Claque hésita un instant. Mais préféra finalement quitter la mezzanine en étouffant le rire incontrôlable qu'elle sentait monter en elle. Ça n'était peut-être pas très charitable, mais après tout, son mari était grand. Il allait bien finir par s'apercevoir de lui-même que le site depuis lequel il s'efforçait de mener son enquête était le site de Météo France, non?

Puis la moto de M. Claque fut prête. M. Claque trouva la facture particulièrement salée, mais la guerre pouvait enfin commencer pour de bon.

L'étape suivante était simple. Tordue, mais simple. Il s'agissait pour M. Claque d'aller prendre à Vernan le même train que Simon Ventrechou, d'en descendre à Muzay en se débrouillant pour s'installer à la place marquée par la fissure du huitième réverbère, et d'être ainsi le premier à pouvoir monter ensuite dans le sixième wagon du train de 07h01 quand celui-ci s'arrêterait en gare. Alors tout redeviendrait comme avant, et M. Claque serait à nouveau en paix.

En fin tacticien, M. Claque commença par étudier attentivement la topographie des lieux. Le train qui passait à Muzay à 06h28, et dont descendait ce bon *Môssieur Ventrechou*, s'arrêtait à la gare de Vernan 14 minutes plus tôt, soit à 06h14. Lors de son repérage, M. Claque avait calculé qu'il lui fallait 11 minutes pour se rendre de chez lui à la gare de Vernan. En comptant une dizaine de minutes supplémentaires pour garer sa moto et se rendre sur le quai, M. Claque en déduisit qu'il devrait désormais quitter la maison Claque tous les matins à 05h53.

Toute guerre ayant ses dommages collatéraux, M. Claque perdit d'emblée le soutien de Mme Claque. Il faut dire que celle-ci, n'ayant pas été informée des intentions réelles de son époux, croyait encore que M. Claque comptait prendre le même train que d'habitude,

mais une gare plus loin, et dans le bon sens, au Nouan. Le train en question devant s'y arrêter sur les coups de 07h15, elle ne comprenait pas alors que son mari, aussi mauvais motard fût-il, pût avoir besoin de plus de 80 minutes pour parcourir la petite dizaine de kilomètres qui séparait leur domicile de la gare du Nouan. Elle ignorait comment il s'y était pris dans ses calculs, mais refusa catégoriquement de se lever tous les matins aux aurores pour lui apporter ne fût-ce qu'un soutien moral.

Ce fut donc seul que M. Claque, ce jeudi-là, se retrouva sur le pont, dès cinq heures du matin. Mais cela ne le dérangeait pas. Il était conscient des sacrifices qu'une guerre pouvait exiger, et la bataille de la fissure les justifiait tous à ses yeux. Par ailleurs, d'une façon assez inexplicable, avoir découvert l'identité de son ennemi avait décuplé sa motivation. Il se le répétait désormais comme un mantra, comme une incantation, tout le temps, ce qui ne fut pas sans soulever quelques interrogations chez les passants matinaux qui, sur les coups de six heures, aperçurent ce drôle de bonhomme sur sa vieille moto, le regard fou derrière la visière de son casque, qui attendait que le feu passe au vert en psalmodiant sans interruption des « *Ventrechou! Ventrechou! Ventrechou!* ».

Puis, à 06h07, M. Claque se présenta sur le quai de la gare de Vernan. Par habitude, il avait repéré à quel endroit se trouverait la porte de son wagon quand le train s'y arrêterait. Mais cela ne lui serait pas aussi utile qu'à Muzay. Il ne s'agissait plus, cette fois-ci, d'être le premier à monter dans la train, mais bien d'être le dernier à en descendre. À 06h21, l'express régional de 06h14 entra en gare. M. Claque laissa s'y engouffrer les voyageurs pressés, angoissés de ne pas trouver de place assise. Lui qui n'était plus dans cette logique, voyait soudain quelque chose de bien dérisoire à ces comportements d'animaux sauvages, et c'est en songeant que les hommes étaient décidément bien bêtes de se battre pour d'aussi vains motifs, qu'il monta à bord. Le train démarra. M. Claque, qui pour l'heure était discrètement resté tapi dans l'espèce de vestibule qui marquait en quelque sorte l'entrée des wagons, risqua un oeil dans le couloir. Il aperçut tout de suite Simon Ventrechou, qui était assis côté vitre, auprès d'une grosse bonne femme d'une quarantaine d'années, aux cheveux noirs et drus, coupés en brosse, qui la faisaient ressembler à un caporal des armées. M. Claque n'avait pas pour habitude de prêter attention à l'aspect physique des gens, et encore moins de les juger. Mais nom d'un chien, ce que cette femme pouvait être moche! Elle évoquait à M. Claque un de ces lanceurs de troncs écossais, que l'on voit quelquefois participer au concours de l'homme le plus fort du monde, et il ne faisait aucun doute à ses yeux qu'elle avait toutes les chances de

remporter le titre. Bah! L'important n'était pas là. L'important était que Simon Ventrechou se trouvait bien dans le train, et qu'il n'avait pas repéré M. Claque. Aussi ce dernier put-il aller s'asseoir tranquillement à une place libre qui se trouvait à proximité de la sortie, et d'où il pourrait tout observer, le moment venu.

Les minutes défilèrent, dans ce silence de masse propre aux transports en commun. M. Claque sentait approcher le moment de la bataille décisive. Le goût métallique de l'anxiété envahit peu à peu son palais. À 06h39, les hauts parleurs crachèrent un message confus annonçant qu'on arrivait en gare de Muzay, sans toutefois juger nécessaire d'expliquer pourquoi, ou de seulement relever, que la chose aurait dû se produire dix minutes plus tôt. Les voyageurs qui descendaient à Muzay se levèrent, affluèrent vers la porte de sortie. En fin de file, M. Claque vit passer devant lui Simon Ventrechou. Il se recroquevilla, remonta jusqu'à ses joues le col de son pardessus... Précaution superflue. L'homme paraissait entièrement absorbé par ses pensées, et n'adressa pas même un regard dans sa direction. Alors, quand tous les passagers furent descendus, quand ceux qui montaient commencèrent à envahir le wagon, alors seulement M. Claque quitta sa place, remonta le flot des voyageurs qui s'installaient progressivement, franchit le marchepied qui séparait le train du quai... Sur la fissure, au milieu des voyageurs qui se frayaient encore un passage vers l'intérieur, Simon Ventrechou avait déjà établi le campement, déjà adopté sa position de statue, les yeux déjà perdus dans l'écran de son téléphone portable...

- Excusez-moi, Monsieur... dit poliment M. Claque, comme un retardataire qui n'aurait rien cherché d'autre qu'un peu de place pour passer son chemin.

Ventrechou ne daigna ni lever la tête, ni prononcer une syllabe. Il s'écarta simplement d'un pas, machinalement, les yeux toujours rivés à son écran, ses gros doigts boudinés de bon notable tapotant à toute allure sur le clavier virtuel. Ce n'est qu'un instant plus tard, quand il voulut reprendre sa place, quand son épaule buta sur celle de M. Claque, ce n'est qu'à cet instant que Simon Ventrechou quitta son téléphone des yeux.

- Claque... grogna-t-il alors, la mâchoire crispée, en reconnaissant son rival.

La rage de s'être fait berner imprimait sur sa face ronde deux rides brûlantes, qui partaient des tempes et plongeaient en flèche vers le nez, formant avec les montures de ses lunettes un croisillon étrange. Cela donnait à son visage joufflu un aspect pixellisé, géométrique, qui ne lui allait pas du tout.

- Ventrechou! gazouilla pour sa part M. Claque, comme s'il venait de tomber par hasard sur un vieil ami. Quelle bonne surprise!

Et soudain détendu, guilleret malgré la fine pluie de mai qui s'était mise à tomber, il passa à attendre le train de 07h01 la meilleure demi-heure qu'il avait passée depuis longtemps.

Malgré la haine fondamentale que lui inspirait cet homme qui avait osé empiéter sur ses plates-bandes, M. Claque reconnaissait au moins une qualité à Simon Ventrechou: il n'était pas du genre à abdiquer aussi facilement. Dans les jours qui suivirent, ce fut une bataille sans merci entre les deux hommes. Tout commençait toujours de la même façon. Ventrechou dans le train, assis au même endroit, à côté de la même lanceuse de troncs écossaise, à côté des mêmes anonymes qui répétaient jour après jours les mêmes gestes, observaient les mêmes rituels, jusqu'à faire de leur wagon un espace semblable à une classe de primaire, où chacun avait sa place attitrée. Pendant une dizaine de minutes, rien ne se passait - rien de visible, en tout cas. Chacun des deux belligérants fourbissait ses armes en silence. Puis le conducteur annonçait qu'on approchait de Muzay, et c'était alors comme le coup de feu du starter au départ d'un 100 mètres. Ventrechou se levait brusquement, s'excusait auprès de la femme / l'homme le plus fort du monde, et se ruait vers la porte du wagon. M. Claque, qui en était plus proche, prenait un malin plaisir à attendre le dernier moment pour se lever à son tour, et s'arrangeait systématiquement pour passer juste devant Simon Ventrechou. S'ensuivait alors un combat épaule contre épaule pour se placer en pole position devant la porte, puis pour descendre du train en premier. La cohue que cela créait sur le quai était pire que jamais, car ils étaient maintenant deux à se tenir en plein milieu du passage, ignorant les protestations des voyageurs qui leur demandaient de s'écarter pour les laisser monter dans le train, trop occupés qu'ils étaient à marquer leur territoire.

Ce que les livres d'Histoire désignent aujourd'hui sous le nom de "Guerre de la Fissure" atteint son apothéose le vendredi 26 mai - jour que les spécialistes du fait religieux et les stratèges des congés optimisés auront quant à eux reconnu comme le vendredi de l'Ascension. Ce jour-là, 80% de la population de Muzay et des environs, tout comme 80% du reste de la France, faisaient le pont. Il en résultait un trafic exceptionnellement fluide - le réseau ferroviaire ne fonctionnant jamais mieux que lorsqu'il n'a aucun voyageur à convoier. Aussi imagine-t-on la sidération des quelques employés de la gare de Muzay qui étaient d'astreinte ce jour-là, lorsqu'ils virent deux uniques passagers, la cinquantaine, l'allure respectable, descendre de l'express de 06h28 en se marchant quasiment dessus, puis entreprendre aussitôt de se battre comme des



chiffonniers sur un quai absolument désert, tout cela (on l'apprit ultérieurement) dans le but d'être le premier, une demi-heure plus tard, à monter dans un train qui les conduirait au même endroit, et qui serait tout aussi inoccupé, que celui qu'ils venaient de quitter.

- C'est une question de principe, expliqua M. Claque au brigadier Pinon, qui émettait quelques heures plus tard les mêmes motifs d'étonnement que les employés de la gare. La fissure est à moi, vous comprenez? C'est ma place. C'est moi qui l'ai inventée. Ventrechou n'a aucun droit de débarquer comme ça, et de prendre ce qui m'appartient. C'est du vol! Tenez, notez ça sur votre machin: je porte plainte contre Ventrechou, pour vol. Avec effraction, précisa-t-il en pointant du doigt la bosse qu'il sentait gonfler au niveau de sa paupière.

Simon Ventrechou, il faut le reconnaître, n'était pas en meilleur état. Assis un bureau plus loin, face au même adjudant-chef qui avait ordonné à M. Claque le repos qu'il avait refusé de prendre, il tâchait d'éponger avec un mouchoir le sang lui maculait la figure, l'air hagard. Selon toute vraisemblance, M. Claque avait réussi à lui casser le nez d'un coup de parapluie bien senti... eh eh eh... un coup de parapluie bien senti... C'était sans doute la dernière chose qu'il aurait l'occasion de sentir avant longtemps, tiens, vu l'état de son pif! *Bien senti*... Eh eh eh... Eh eh eh...

- Vous allez arrêter de ricaner comme ça? s'énerva le brigadier Pinon, qui peinait à retranscrire en termes compréhensibles les explications de M. Claque.

Il reprit la lente réalisation de son rapport, mais fut interrompu par son adjudant-chef.

- Pinon, vous voulez bien discuter cinq minutes?

Ils prirent soin, à titre préventif, de menotter chacun leur prisonnier à une barre de leur bureau, puis s'éclipsèrent dans une salle voisine, dont les cloisons opaques empêchèrent M. Claque et M. Ventrechou de voir le conciliabule qui s'y tenait. Lorsqu'ils reparurent, l'adjudant-chef arborait la mine grave d'un père de famille auquel échappait inexorablement le contrôle de ses enfants.

- Le brigadier Pinon et moi avons réfléchi, annonça-t-il en préambule, ce qui arracha un sourire moqueur à Simon Ventrechou, qui croyait manifestement la maréchaussée incapable d'une telle performance. Et le moins qu'on puisse dire est que votre histoire n'est pas nette. Vous, d'abord, dit-il en s'adressant à Ventrechou. Quel besoin avez-vous de descendre à Muzay tous les matins, si c'est pour attendre une demi-heure à ne rien faire, puis remonter dans le train suivant et continuer votre trajet?

- Alors ça, on aimerait bien le savoir! approuva M. Claque.

- On ne vous a pas sonné, Claque. Vous parlerez quand on vous interrogera. Alors Ventrechou? Le train de 06h28? Vous descendez à Muzay. Pourquoi? Répondez!

Simon Ventrechou se redressa sur sa chaise - ce qui en réalité ne faisait pas une grande différence, étant donné la rotondité de sa silhouette.

- À quel genre de réponse vous attendez-vous, au juste? Je descends du train que je veux, et je monte dans celui que je veux aussi. C'est mon affaire. Je n'ai aucune justification à vous donner. Je paye mon billet. Voilà tout ce que vous avez à savoir. Alors foutez-moi la paix avec ça.

L'adjudant-chef fulmina un instant, mais ne trouvant rien de réglementaire à rétorquer à Ventrechou, il décida de passer à M. Claque.

- Et vous, Claque? Vous vous êtes mis à prendre le même train aussi... pour... (L'adjudant-chef dut vérifier la suite sur la déposition de M. Claque, tant le motif lui semblait invraisemblable.) ...pour en descendre avant M. Ventrechou, et pouvoir ainsi monter en premier dans votre train habituel... le suivant... à 07h01... C'est bien cela?

- C'est exactement cela, confirma M. Claque. Et je vous assure que tout est la faute de cet homme, Monsieur le colonel. S'il n'avait pas eu cette lubie de couper son trajet en deux, exactement sur ma fissure...

L'adjudant-chef leva une main impérieuse.

- Et vous non plus, bien entendu, vous ne pouvez pas prendre le 06h28 jusqu'au bout? Ce serait trop simple de faire le trajet en une fois?

- Je vous ai déjà dit que c'était une question de principe.

- Mouais... De principe... De principe... Je vais vous dire ce qui arriverait, moi, si on se mettait à respecter tous les principes. Ce qui arriverait, c'est que je vous foutrais tous les deux au trou, pour trouble à l'ordre public, pour coups et blessures volontaires, et pour délit de connerie aggravée.

- Foutrais tous les deux au trou pour troubles... répéta pensivement Simon Ventrechou. Une allitération... Ici, dans une gendarmerie...

Une bombe H sur le point d'exploser ne devait pas faire une autre tête que celle que faisait l'adjudant-chef en cet instant.

- Foutez-moi ça dehors immédiatement, ordonna-t-il au brigadier Pinon avec ce qui lui restait de sang-froid. Et si jamais vous revoyez leur tête dans le secteur, vous les abattez. C'est bien compris? Vous les abattez sans sommation. Allez! Exécution !

La Guerre de la Fissure aurait pu durer longtemps encore. Mais comme cela se produit avec bien des conflits, ce fut un élément extérieur qui mit un terme aux hostilités. Il

y eut d'abord une grève de deux semaines, qui en dura cinq, dont le motif ne fut jamais très clairement explicité, et qui vit durant tout ce temps la suppression totale du train de 07h01. Ce furent ensuite les vacances - M. Claque était un juilletiste exclusif - puis les horaires de circulation aménagés du mois d'août... Quand enfin les choses reprurent, ou plus exactement: auraient pu reprendre leur cours normal, une nouvelle effroyable s'abattit aussi bien sur les épaules de M. Claque que sur celles de Simon Ventrechou...

C'était un lundi. Le 04 septembre. M. Claque et Simon Ventrechou étaient descendus de leur train ensemble, ventre à ventre, obligés de se contorsionner pour passer à deux la petite porte de sortie du wagon. À cet instant, forte avait été la tentation de retourner tout de suite sur le ring, de régler les choses par la force, encore une fois. Mais le souvenir du dernier round et de leur passage au poste, leur laissait encore à tous deux un arrière-goût de prudence au fond de la gorge. Ils avaient donc décidé, pour ce jour de reprise au moins, de faire un compromis, et ils s'étaient installés chacun d'un côté de la fissure, M. Claque à gauche, et Simon Ventrechou à droite. La cohabitation avait été tendue, pesante. M. Claque sentait bien que Ventrechou, qui tapotait encore et toujours sur le clavier de son téléphone, n'était pas entièrement à sa tâche. Qu'il gardait un oeil sur lui, prêt à lui sauter au cou au moindre prétexte. M. Claque lui-même avait bien envie de lui enfoncer son parapluie dans la bouche, ne fût-ce qu'à titre prophylactique. Mais ils avaient tenu, l'un comme l'autre, s'accrochant comme à une bouée à ce pacifisme stoïque. Et puis le 07h01 était arrivé. Et tout avait changé à jamais.

M. Claque avait immédiatement noté une différence. Les phares n'éclairaient pas pareil. Jusque-là, ils avaient toujours été assez gros, carrés. M. Claque le savait. C'était toujours ce qu'il voyait en premier, quand le train surgissait du long virage à gauche qui précédait l'arrivée sur Muzay. Deux gros phares carrés, qui perçaient le brouillard d'une lumière jaune d'oeuf. Mais ce matin-là, les phares n'étaient pas carrés. C'étaient deux petits points blancs, tout ronds, surmontés au-dessus du pare-brie d'une barre horizontale, plus grande, allongée comme un néon. Le train avait continué de grossir. M. Claque avait vu les détails se préciser. Les différences s'étaient multipliées. La forme plus profilée de l'étrave, la vitre avant plus large, plus inclinée, la calandre bleu roi... Une autre locomotive, quoi.

M. Claque et Simon Ventrechou s'étaient tournés l'un vers l'autre, perplexes, incrédules, presque unis dans ce bouleversement qui les frappait soudain. La locomotive

était passée, et les wagons étaient apparus à leur tour, bariolés, stylisés, modernes... Par les larges fenêtres, M. Claque et Simon Ventrechou avaient vu défiler l'intérieur, les sièges plus serrés, nus, rouges, qui formaient à présent cinq rangées compactes, contre les quatre règlementaires, bleues et équipées de tablettes, qu'ils avaient toujours connues jusque-là.

Puis le train avait ralenti, s'était immobilisé. Et l'inconcevable s'était produit: M. Claque et Simon Ventrechou, qui pour la première fois depuis leur rencontre avaient consenti à une paix provisoire, ne s'étaient trouvés face à rien. Ils n'étaient pas face à la porte. Ils n'étaient même pas devant le sixième wagon. Ils étaient quelque part vers le milieu du cinquième... non... *exactement* au milieu du cinquième wagon, c'est-à-dire aussi loin d'une porte qu'il était possible de l'être. Alors, précipitant des adieux qu'ils n'avaient pas senti venir, ils s'étaient regardés une dernière fois, d'un air de totale incompréhension, puis chacun avait couru vers l'entrée la plus proche, M. Claque à sa gauche et Simon Ventrechou à sa droite. Telle fut la dernière confrontation des deux irréconciliables ennemis.

Bien des jours plus tard, M. Claque qui s'était renseigné, qui avait protesté, qui avait réclamé auprès de la régie le retour des trains bleus, à rangées de quatre, et aux sièges équipés de tablettes escamotables, avait fini par accepter que cette époque était à jamais révolue. À leur tour, le train d'avant, le train d'après, puis peu à peu tous les trains, de tous les horaires, avaient été remplacés par ces nouveaux modèles tape-à-l'œil et inconfortables - mais qui, il fallait le reconnaître, pouvaient accueillir plus de passagers.

Alors M. Claque était reparti de zéro. Il avait vendu sa moto. Refait son étude de marché. Avait déterminé qu'à 07h01, le meilleur compromis "probabilité d'être assis / proximité de la sortie à Gravemine" s'était désormais déplacé vers la tête du train, à hauteur de la deuxième voiture. Il avait trouvé sur le quai l'emplacement le plus en adéquation avec cette constatation. Avait dans sa tête tracé la carte au trésor correspondante - entrer côté ville, passer la deuxième rangée de bancs, viser la poubelle jaune, se décaler d'un pas sur la gauche - STOP.

Une fois cet emplacement déterminé, il avait encore fallu quelques semaines à M. Claque pour prendre le rythme exact de ce nouvel écosystème. Repérer les habitués, savoir qui arrivait à quelle heure, établir l'agenda de chacun, sans oublier d'y intégrer les

temps partiels - les plus pernecieux, car l'alternance de leurs plages de présence et de leurs plages d'absence leur offrait de ce point de vue un camouflage redoutable - et au final, faire en sorte d'être le premier sur les lieux, tous les jours, matin après matin.

Bien entendu, cela n'alla pas sans les spoliations inhérentes à toute prise de pouvoir. Julien Tavares, par exemple, qui habitait Muzay depuis quatre ans, avait pris l'habitude d'attendre le train de 07h01 toujours au même endroit, à peu près au niveau de la poubelle jaune qui se trouvait après la deuxième rangée de bancs, quand on prenait le quai côté ville. À force d'attendre le train devant cette poubelle, il avait fini par considérer que cette place lui appartenait. Il en était pour ainsi dire *l'inventeur*, et par une sorte de copyright implicite, il estimait qu'il lui revenait le privilège d'en recevoir la jouissance exclusive. Il était en quelque sorte « *l'empereur de la poubelle* », il en avait été ainsi pendant quatre ans... Et puis voilà que tout à coup, ce type était apparu, qui sortait de nulle part, et qui s'était mis à arriver juste avant lui, et à lui piquer sa place, comme ça, sans prévenir, juste un pas sur la gauche de la poubelle, et qui était devenu indéboulonnable, et qui le regardait à présent d'un air sardonique, tous les matins... Mais foi de Tavares, les choses n'allaient pas en rester là! Ça non! Julien allait vous échafauder un plan aux petits oignons, qui allait remettre les pendules à l'heure, et les malotrus à leur place, vous alliez m'en dire des nouvelles!

Mais en attendant, M. Claque était redevenu le roi. Le roi d'un nouveau royaume, peut-être, où une fissure avait été remplacée par une poubelle... Mais quelle importance? Le principal n'était pas tant le territoire que le règne en lui-même. Simple question de principe...

## ANNEXES

### Mercredi 1er mars 2017. Journal personnel de Simon Ventrechou.

Cher Journal,

...

(Non, c'est idiot. Ce truc n'est pas un journal. Je recommence.)

Cher Bloc-Notes de mon téléphone portable,

Je me sens un peu bête de t'écrire comme cela. Je n'ai pas l'habitude. Je ne sais pas comment m'y prendre. Mais il m'arrive la chose la plus magnifique.

Je m'appelle Simon Ventrechou. J'ai 54 ans. Et je suis tombé amoureux. Enfin!

Je l'ai croisée ce matin. Je n'ai pas tout de suite compris qui elle était. Je ne l'avais jamais vue avant. Puis elle est entrée dans le bureau de Fournier, et je me suis souvenu qu'il devait recevoir une séance de kiné, à cause de son épaule qu'il s'est blessée en tombant de moto. Son rendez-vous était à 11 heures. Il était moins cinq.

Je dois la revoir.

### Jeudi 02 mars 2017. Journal personnel de Simon Ventrechou.

Cher Bloc-Notes de mon téléphone portable,

Son nom est Véronique. Véronique Robert. Je suis allé regarder sur l'agenda personnel de Fournier pour le savoir. Véronique Robert... Véronique Robert... A-t-on déjà entendu sonorité plus douce? Véronique Robert... Et savais-tu que mes parents avaient hésité entre Simon et Rigobert, à ma naissance ? Robert, Rigobert... C'est presque la même chose! Alors je crois bien que c'est un signe. Je suis amoureux!

### Vendredi 03 mars 2017. Journal personnel de Simon Ventrechou.

Cher Bloc-Notes de mon téléphone portable,

Fournier avait une réunion interminable aujourd'hui. Il est arrivé en retard d'un quart d'heure pour son massage. Alors Véronique a attendu, et moi, je l'ai observée. Elle est plus belle qu'un solde de tout compte. Ses yeux ont la force du tigre, et sa silhouette la douceur du miel. Je ne connais pas de femme pareille à elle. Si seulement j'avais eu le courage de lui proposer un café!

Lundi 06 mars 2017. Journal personnel de Simon Ventrechou.

Cher Bloc-Notes de mon téléphone portable,

Véronique était plus en beauté que jamais, ce matin. Ce week-end, elle s'est fait couper les cheveux, et c'est étrange, parce que d'ordinaire, je n'aime pas les femmes qui ont les cheveux courts. Mais c'est différent, avec Véronique. Sa nouvelle coiffure fait ressortir sa féminité. Elle est divine! Et avec la blouse blanche qui épouse ses courbes... Je ne sais pas si je devrais te le dire, mais... je me suis imaginé des choses...

Mardi 07 mars 2017. Journal personnel de Véronique Robert.

Journal,

Il y a chez mon rendez-vous de onze heures un type qui me regarde bizarrement. Je ne sais pas si tous les experts comptables ont l'habitude de regarder les gens comme ça, mais j'espère que Fournier fait bien ses exercices. Je n'ai pas envie de m'éterniser dans le secteur.

Mercredi 15 mars 2017. Journal personnel de Simon Ventrechou.

Cher Bloc-Notes de mon téléphone portable,

Pourquoi ne suis-je pas capable de lui adresser la parole? C'est à croire que sa vue me fait perdre tous mes moyens. Je me sens tellement idiot! Voici deux semaines que je la croise, tous les matins, et je n'ai toujours pas osé lui dire un mot. Tout ce que je fais, c'est la regarder depuis le couloir, et je reste là, planté comme... planté comme... planté comme le PC d'Harville, tiens... Eh eh! Elle est marrante, celle-là! Planté comme le PC d'Harville! Mais alors *pourquoi? Pourquoi* est-ce que je n'arrive pas à avoir autant d'esprit, à me montrer aussi drôle, quand Véronique est là? Je suis au désespoir.

Jeudi 23 mars 2017. Journal personnel de Simon Ventrechou.

Cher Bloc-Notes de mon téléphone portable,

Voilà. L'épaule de Fournier est réparée. Véronique est partie. Tout est fichu. Ah... Véronique... Je l'ai eue à proximité pendant trois semaines, et je n'ai rien fait. Rien du tout. Il devait pourtant y avoir des opportunités... Tiens, j'aurais pu dire à Harville de lui

demander si elle voulait sortir avec moi, par exemple...Rha! Et voilà! Ça recommence!  
Pourquoi est-ce que toutes les bonnes idées ne me viennent que quand il est trop tard?

Mercredi 29 mars 2017. Journal personnel de Simon Ventrechou.

Une idée m'est venue, cette nuit. Tout n'est peut-être pas perdu. C'est après-demain l'anniversaire de Masson. Il paraît qu'elle est une grande amatrice de rock 'n' roll. C'est parfait. Nous allons danser.

Lundi 03 avril 2017. Journal personnel de Véronique Robert.

Journal,

Ça n'est pas possible! C'est un cauchemar! Cet abruti de Didier Fournier a trouvé le moyen de se re-froisser l'épaule ! C'est à cause d'un de ces collègues, à ce qu'il m'a dit, qui l'a invité à danser le rock pendant qu'ils fêtaient l'anniversaire d'une de leurs secrétaires. Danser le rock! Alors qu'il se remettait à peine d'une contracture! Et avec un expert comptable, en plus! Ce n'est pas humain d'être aussi con! Et l'autre qui va encore me regarder comme si j'étais un éclair au chocolat...Je hais les comptables.

Mercredi 05 avril 2017. Journal personnel de Simon Ventrechou.

Cher Bloc-Notes de mon téléphone portable,

Le plan « *Rock around the clock* » a fonctionné comme sur des roulettes. Véronique est de retour. À moi de jouer.

Vendredi 07 avril 2017. Journal personnel de Simon Ventrechou.

Cher Bloc-Notes de mon téléphone portable,

Je n'arrive toujours pas à parler à Véronique. Ce n'est plus que je manque de courage, cette fois-ci, mais je crois que ses horaires sont devenus extrêmement serrés. Elle arrive maintenant à peine une minute avant le début de sa séance avec Fournier, et même souvent en retard, et n'en repart qu'au pas de course, sans plus prendre la peine de regarder qui que ce soit. Je me rends compte qu'elle ne doit même pas savoir que j'existe, en réalité. Comment faire? Je suis au supplice.



Lundi 10 avril 2017. Journal personnel de Simon Ventrechou.

Cher Bloc-Notes de mon téléphone portable,

Je sais que ce n'est pas ainsi que doit agir un gentleman. Et je te le dis tout de suite, je ne suis pas fier de moi. Mais je ne voyais pas comment faire autrement, alors je me suis renseigné sur Véronique. Étant donné mes relations, ça n'a pas été difficile. Il m'a suffi de demander un coup de main à Vurevic. Lui, je l'ai tiré d'affaire plus d'une fois, à l'époque où nous travaillions au FISC tous les deux, alors il ne peut rien me refuser. Bref. Vurevic a prétendu qu'il voulait préparer un contrôle du cabinet de Véronique, et il s'est débrouillé pour obtenir les fiches de toutes les employées. Tu ne seras pas surpris d'apprendre que Véronique, d'un point de vue fiscal, est parfaitement en règles (ce qui au passage n'a pas l'air d'être le cas de tout le cabinet, mais ça n'est pas le sujet). Plus important, j'ai appris qu'elle habitait à Hermenonville. Si j'en juge par le remboursement de ses frais de transport, et par les horaires qu'elle déclare, je déduis qu'elle se rend à son travail tous les matins par le train qui part d'Hermenonville à 05h47. Je sais ce qu'il me reste à faire.

Encore le lundi 10 avril 2017. Journal personnel de Simon Ventrechou.

Cher Bloc-Notes de mon téléphone portable,

Je t'ai menti.

En réalité, je suis extrêmement fier de moi!

Mardi 11 avril 2017. Journal personnel de Simon Ventrechou.

Cher Bloc-Notes de mon téléphone portable,

J'ai étudié. Le 05h47 d'Hermenonville s'arrête à la gare suivante (Bédié) à 06h02. J'y serai. Il me faut simplement trouver un moyen de me rendre là-bas. Je pourrais demander à Fournier où il a fait réparer moto, tiens. Il m'a dit qu'il y avait des occasions en or, en ce moment.

Garage Hernandez - 16. route du Nouan - Muzay. Facture du mercredi 12 avril 2017 à l'intention de M. VENTRECHOU Simon.

Garage Hernandez - 16, route du Nouan - MUZAY - vendeur Kedek Yohann	
3638 €	Motocyclette Honda VF 750 Sport black 1982 occasion
600 €	Extension de garantie 2 ans
-370 €	- 10% journées occase
<b>Total: 3868€</b>	
<b>Réglé par chèque le 12 avril 2017</b>	

Vendredi 14 avril 2017. Journal de Simon Ventrechou.

Cher Bloc-Notes de mon téléphone portable,

Aujourd'hui était une journée d'observation. Je suis arrivé à la gare de Bédié juste à temps pour voir s'y arrêter le train de 06h02. J'avais vu juste. C'est bien celui-là que prend Véronique, à Hermenonville. Je n'y suis pas monté moi-même, mais j'ai pu voir, depuis le quai, à quelle place elle s'était assise: 6ème wagon, je dirais 10 ou 11ème rangée en partant de la porte avant. J'attends lundi prochain avec impatience.

Vendredi 14 avril 2017. Journal de Véronique Robert.

Journal,

Je crois que je deviens folle. Ce matin, vers six heures, à Bédié, il m'a bien semblé voir le gros comptable de chez Fournier, là, celui qui me mate toujours sans rien dire, qui attendait sur le quai. Qu'est-ce qu'il aurait foutu là, ce con? Son boss m'a dit qu'il habitait à Gravemine! C'est idiot, mais ce type me fout les jetons. J'en parlerai à Irène.

Lundi 17 avril 2017. Journal de Simon Ventrechou.

Saleté de Lundi de Pâques! Je l'avais complètement oublié, celui-là. Véronique ne travaillait pas aujourd'hui. Ni moi non plus, apparemment. En tout cas le bureau était fermé quand je suis arrivé. Vivement demain, c'est tout ce que j'ai à dire.

Mardi 18 avril 2017. Journal personnel de Simon Ventrechou.

Cher Bloc-Notes de mon téléphone portable,

Je suis le plus heureux des hommes. Je viens de passer la demi-heure la plus exquise de ma vie, ce matin, dans le train, aux côtés de Véronique. Comme prévu, je suis monté dans le train à Bédié à 06h02. Je n'ai eu aucun mal à la retrouver. Elle était à la même place que vendredi dernier, vers le milieu du sixième wagon. La place à côté d'elle était libre. Alors je m'y suis assis. Je dois dire que je craignais par-dessus tout, au début, qu'elle m'ait reconnu... Je ne sais pas exactement pourquoi... J'ai simplement l'impression que cela vaut mieux... Que j'aurai plus de chances de parvenir à séduire Véronique si nos rencontres ont l'air d'être guidées par le destin... Enfin... Je n'ai de toute façon aucune raison de m'inquiéter, car elle ne m'a absolument pas reconnu. Ou alors, c'est une excellente actrice - mais, malgré tous les talents que je veux bien lui prêter, je doute qu'elle soit en mesure de me bernier à ce point. (On ne trompe pas Simon Ventrechou comme ça!). Et puis de toute façon, pour finir de brouiller les pistes, j'ai pris le soin de descendre du train à Muzay. Aucune chance qu'elle me prenne pour un expert comptable de Gravemine après ça!

Mardi 18 avril 2017. Journal personnel de Véronique Robert.

Journal,

Mais qu'est-ce que c'est que ce taré????

Je confirme que c'est bien l'expert comptable de chez Fournier que j'ai vu l'autre jour à Bédié. Je le sais parce qu'il était y encore ce matin. Sauf que cette fois-ci, il est monté dans le train, et il s'est assis juste à côté de moi!!! Je ne sais pas comment il a su me retrouver, mais je suis à peu près certaine qu'il me drague, maintenant. Sauf qu'il ne m'a pas dit un mot du trajet. Et qu'il est descendu à Muzay. Alors qu'il bosse à Gravemine. Je ne comprends rien à son délire. Ce type est complètement branque. Il me fout les jetons.

En parler à Irène.

Mercredi 19 avril 2017. Journal personnel de Simon Ventrechou.

Cher Bloc-Notes de mon téléphone portable,

Apparemment, Véronique s'assoit toujours à la même place dans le train. C'est une bonne chose. D'abord cela me facilite la vie. Et puis, cela montre une rigueur de caractère, un ordre, une méthode, autant de qualités que j'apprécie au plus haut point.

Je n'ai encore pas osé lui parler ce matin. Mais rien ne presse. J'ai désormais tout mon temps pour apprivoiser ma Véronique.

Mercredi 19 avril 2017. Journal personnel de Véronique Robert.

Journal,

Mauvaise nouvelle aujourd'hui. Le cabinet va mal. Je n'ai pas compris tout ce que m'a expliqué Nathalie, mais je crois que le FISC en a après nous, et qu'il veut nous faire un contrôle. Pas sûr qu'il n'y ait pas des licenciements après ça... Et comme je suis la dernière arrivée...

Jeudi 20 avril 2017. Journal personnel de Simon Ventrechou.

Cher Bloc-Notes de mon téléphone portable,

Véronique est un animal sauvage. À la fois lionne et gazelle. Je l'aime plus que jamais, et je crois qu'elle commence à m'apprécier un peu aussi. Ces choses-là se sentent.

Jeudi 20 avril 2017. Journal personnel de Véronique Robert.

Journal,

Le comptable s'est ENCORE assis à côté de moi ce matin.

Il faut que je me trouve une nouvelle place.

Lundi 24 avril 2017. Journal personnel de Véronique Robert.

Journal,

C'est Irène qui a raison. Je n'ai aucune raison de changer de place à cause de ce type. Pour le moment, je n'ai qu'à l'ignorer. Il ne m'a toujours pas dit un mot, de toute façon. Alors pour le moment, on ne peut pas dire qu'il me harcèle. Mais si jamais il devient lourd, je lui rentrerai dans le lard. Irène ne l'a jamais vu, mais elle dit que je n'aurai sans doute pas de mal à me débarrasser de lui (ou de n'importe qui d'autre). Avec mes dix ans de krav maga, je crois qu'elle n'a pas tort. Elle a même complètement raison. Comme d'habitude... Irène, quoi!

Jeudi 27 avril 2017. Journal personnel de Simon Ventrechou.

Cher Bloc-Notes de mon téléphone portable,

Je crois qu'il y a à la gare de Muzay un type qui voudrait bien me piquer ma place. Cela fait plusieurs fois que je le vois. Il vient toujours se mettre juste à côté de moi, et il essaye de me pousser, de me donner des coups d'épaule. Pour le moment, je ne dis rien, je reste stoïque, j'essaye de le mépriser... mais attends un peu que je m'énerve... tu vas voir...

Mardi 02 mai 2017. Journal personnel de Simon Ventrechou.

Cher Bloc-Notes de mon téléphone portable,

C'est incroyable ce qui s'est passé ce matin!

Le type de Muzay est devenu complètement fou.

J'étais descendu du train et j'attendais le suivant, à 07h01, quand tout à coup, il y a eu des cris dans mon dos. Alors je me suis retourné, et j'ai vu mon type, qui se tenait près du panneau d'affichage. De prime abord, il m'a semblé comme d'habitude, si ce n'est qu'il avait changé de pardessus, je crois. Mais surtout, il n'arrêtait pas de sauter sur place, tout rouge, en criant je ne sais quoi. Et puis c'est devenu encore pire. Il a pris son parapluie par le bout, et avec la crosse, il s'est mis à détruire méthodiquement le panneau d'affichage. Le quai était encore désert à cette heure, alors il a fallu un petit moment avant que quelqu'un vienne l'arrêter. Je ne sais pas ce qui lui a pris. Les gens sont vraiment de plus en plus sous pression.

Mercredi 03 mai 2017. Journal personnel de Simon Ventrechou.

Cher Bloc-Notes de mon téléphone portable,

Le type est toujours là. Cela m'inquiète un peu de l'avoir tous les matins juste à côté de moi, sachant qu'il est capable de dégoupiller à tout moment. Il veut ma place, j'en suis certain maintenant. Mais il est hors de question que je la lui laisse. C'est une question de principe. Et puis je n'ai pas le choix. Si je ne suis pas le premier à monter, avec le monde qu'il y a, je risque fort de faire le voyage debout. Déjà que je me lève aux aurores pour Véronique... Mais globalement, c'est incroyable de nous mettre aussi peu de trains, avec aussi peu de places, à une heure où il y a une telle affluence.

Mercredi 03 mai 2017. Garage Hernandez. Note de Yohann Kedek à la direction commerciale.

Il semble qu'un club de motards quinquagénaires amateurs de vieilles mécaniques se soit monté dans la région de Muzay. Depuis deux mois, trois clients correspondant à cette description se sont présentés au garage. Prestations : Pour Fournier, Didier, réparation d'une Ducati 860 Cafe Racer de 1975 suite à une chute (03 mars); pour Ventrechou, Simon, achat d'une Honda VF 750 Sport de 1982 (12 avril); pour Claque, Patrick, remise en état d'une BMW R65 de 1983 (02 mai). Soit, sur ces seuls deux mois, une augmentation de 300% pour ce créneau par rapport à l'année 2016 entière. Merci de vous renseigner sur la localisation et les activités de ce club, en vue d'établir un partenariat au plus tôt. Merci aussi de revoir le stock de l'ancien et des pièces détachées à la hausse au plus vite.

Jeudi 04 mai 2017. Journal personnel de Simon Ventrechou.

Cher Bloc-Notes de mon téléphone portable,

Le type est encore venu se frotter à moi ce matin. J'ai décidé de ne plus l'ignorer. Je le regarde maintenant droit dans les yeux. Je le nargue. Je me fous de sa gueule. Ouvertement. Et cela le fait enrager. Je le vois. Il bout. Eh bien qu'il explose, pour voir... Qu'il explose...

Vendredi 05 mai 2017. Journal personnel de Simon Ventrechou.

Cher Bloc-Notes de mon téléphone portable,

Son nom est apparu sur la liste des réseaux disponibles.

Le type s'appelle Claque. Patrick Claque.

Claque...

Claque...

Claque...

Mercredi 10 mai 2017. Journal personnel de Véronique Robert.

Journal,

Je ne comprends rien à mon expert comptable. Il vient toujours s'asseoir à côté de moi, tous les matins. Ne prononce pas une syllabe du trajet. Et quand on arrive sur Muzay,

il se met à marmonner « clac clac clac ». Comme ça, d'un seul coup, entre ses dents: « clac clac clac ». Et il descend.

Il est fou, ou quoi?

Jeudi 11 mai 2017. Journal personnel de Simon Ventrechou.

Cher Bloc-Notes de mon téléphone portable,

Claque est un fourbe. Un fourbe fou furieux (tiens ! une allitération !). Je ne sais pas exactement comment il s'y est pris, mais je le soupçonne d'être monté dans le même train que moi ce matin, dans le seul but pouvoir me piquer ma place sur le quai de Muzay. Et le pire, c'est qu'il y est arrivé. J'ai dû faire tout le trajet de Muzay à Gravemine debout, à cause de lui.

C'est LA GUERRE.

Mardi 16 mai 2017. Journal personnel de Véronique Robert.

Journal,

Ca ne s'arrange pas pour mon expert. Il passe maintenant l'intégralité du trajet à claquer des dents, clac clac clac clac clac, puis il descend à Muzay pour s'embrouiller avec un autre type, qui semble lui aussi descendre à Muzay uniquement pour prendre le train d'après. Et alors ils se bagarrent tous les deux pour être le premier à sortir, puis ils se mettent juste en face de la porte, et ils empêchent tous les autres de monter ou de descendre. Ce train n'est plus un train, c'est un asile de dingues!

Vendredi 19 mai 2017. Journal personnel de Simon Ventrechou.

Je hais Patrick Claque. Avant lui, tout allait bien dans ma vie. J'avais une routine bien établie, qui correspondait parfaitement à mes besoins; j'avais aussi trouvé une femme, que j'aimais, et que j'étais sur le point de séduire... Mais Claque est arrivé, et il a tout fichu par terre. Je n'arrive plus à me concentrer sur Véronique, à présent. Je ne pense plus qu'à Claque. Claque... Claque... Claque... Véronique ne me regarde plus de la même façon, depuis qu'il est arrivé. Je crois que je suis en train de la perdre.

Lundi 29 mai 2017. Journal personnel de Véronique Robert.

Journal,

J'ignore ce qui s'est passé pendant l'Ascension, mais mon comptable a le visage en miettes ce matin. On dirait qu'il s'est fait casser le nez. Ce n'est quand même pas l'autre gringalet de Muzay qui lui a fait ça, si?

Vendredi 02 juin 2017. Note de la Régie des Transports Ferroviaires Muzelinois.

En réponse au budget prévisionnel présenté par le président François Millions en conseil des ministres ce mercredi, qui prévoit notamment le gel des fonds alloués à l'entretien des réseaux ferrés, et le systématique non remplacement des agents partant à la retraite, les représentants syndicaux de la Régie des Transports Ferroviaires Muzelinois ont voté à l'unanimité une grève illimitée.

Ce mouvement prendra effet le dimanche 04 juin à 20h.

Seul le service minimal sera assuré.

Mercredi 07 juin 2017. Garage Hernandez. Note interne à l'attention de Yohann Kedek.

En réponse à votre note du 03 mai, nous n'avons recensé à ce jour aucune association correspondant à un « club de motards quinquagénaires amateurs de vieilles mécaniques » dans les environs de Muzay. Considérant toutefois l'augmentation d'activité de 300% que vous mentionnez sur ce secteur, nous avons entré en stock: 2 Triumph Bonneville T-410 de 1977, 1 Kawasaki Z500B de 1980, et 1 Ducatti Monster 1000 de 1986.

Vous laissons toute latitude pour l'organisation des ventes et offres promotionnelles.

Marge minimale exigée: 40%.

Signé: la direction financière.

Mardi 19 septembre 2017. Journal personnel de Simon Ventrechou.

Cher Bloc-Notes de mon téléphone portable,

C'est aujourd'hui la dernière fois que nous nous parlons. Je n'avais plus revu Véronique depuis que la grève a cessé. Je m'étais imaginé qu'elle devait être en vacances. Les gens font cela, quelquefois, de partir en décalé. Mais Fournier m'a appris ce matin que son cabinet avait fermé. À cause d'une fraude fiscale de grande ampleur,



révélée cet été. Même si ce n'est pas moi qui ai détourné tout cet argent, je ne peux pas m'empêcher de me sentir responsable de ce qui arrive. Et mon châtement est à la hauteur de mon crime. Je ne reverrai plus jamais Véronique. Je n'ai plus qu'à reprendre le cours de cette vie normale et sans intérêt. La vie de Simon Ventrechou.

Jeudi 05 octobre 2017. Garage Hernandez. Note interne à l'attention de Yohann Kedek.

Recevons aujourd'hui l'information que non seulement aucun des quarts véhicules entrés en stock le 07 juin sur votre initiative n'a été vendu à ce jour, mais que vous auriez en plus racheté à MM. Claque et Ventrechou leurs BMW R65 1983 et Honda VF 750 Sport 1982. Prière de confirmer et, le cas échéant, de préciser votre stratégie au plus vite.

Signé: la direction financière.

Jeudi 08 février 2018. Journal personnel de Simon Ventrechou.

Cher Bloc-Notes de mon téléphone portable,

Je sais que j'avais dit "plus jamais"... Mais tu ne devineras jamais *qui* a décidé de monter son propre cabinet de kiné à Muzay. Tu ne devineras jamais à qui ils se sont adressés pour les assister dans leur compta. Et tu ne devineras jamais *qui* Fournier a mis sur le coup.

Ventrechou is back !